

S’auto-traduire et changer de langue. Il y a une puissance créatrice de l’auto-traduction qui se révèle surtout dans le cas de textes poétiques.

S’auto-traduire (du chinois en français, dans mon cas), c’est, bien entendu, avoir affaire à une autre langue, très éloignée, mais de laquelle, précisément, on peut recevoir (en cherchant un mot, une tournure) des impulsions inédites.

Et en même temps, s’auto-traduire, c’est gagner, à l’égard de son propre texte, une distance critique d’une nature particulière. On est alors beaucoup moins capté par l’image globale du texte, et par ce qu’elle peut avoir de trop facilement – voire narcissiquement – satisfaisant. C’est qu’on est amené à se concentrer sur chacun des points du texte. Et il arrive qu’en l’un ou l’autre de ces points, on découvre des possibilités restées comme repliées dans le texte de départ, et à accomplir... Ainsi la traduction qu’on est en train de réaliser peut-elle conduire à modifier – à préciser et déployer – le texte « originel ».

De manière générale, en s’auto-traduisant, on se libère d’une certaine fausse familiarité avec la langue dite « maternelle » et, par là, ce que l’on travaille, c’est encore sa propre position dans l’écriture, ou dans la vie.

LI Jinjia

Li Jinjia

Deux poèmes

Li Jinjia est né en 1973 à Harbin dans la province du Heilongjiang. De 1992 à 1996, il a effectué ses études de la langue française dans le département de langue et littérature française de l'Université des langues étrangères de Pékin. En 1997, il a obtenu une bourse du gouvernement français qui lui a permis de poursuivre en France ses études des 2^e et 3^e cycles. Actuellement, il est inscrit à l'Université de Paris III pour une thèse sur la traduction et la réception des contes fantastiques chinois en France. Il a publié des poèmes, des nouvelles et des traductions dans des revues chinoises. Son poème, *Une guerre*, a reçu le deuxième prix du concours des Jeunes Poètes de la province du Heilongjiang en 2001. Il a commencé à écrire en français en 1998 et il a été lauréat du Jeune Écrivain francophone 1999 et du Grand prix du concours de nouvelles du CNOUS 1999. Comme traducteur, il participe au programme d'Alibi (Atelier de la littérature bipolaire) organisé sous le patronage de la Maison des Sciences de l'Homme.

Une photo au bord de la mer

le noir et le blanc étaient les couleurs de la Révolution en s'interchangeant ils illustraient le développement du négatif en positif
le rouge était un luxe et coûtait quarante-huit centimes de supplément équivalant à douze galettes de maïs un prix plutôt raisonnable
tu n'aurais eu qu'à payer sorti de derrière son appareil le camarade t'aurait amené jusqu'à sa chambre noire là il aurait ajouté une couleur appétissante sur tes lèvres et sur ton brassard en dosant quelques solutions chimiques avec le soin d'un collégien pesant des adjectifs pour une version quarante-huit centimes tu ne les as pas dépensés ce jour-là sur la photo tu n'as pas voulu de rouge mais du bleu le bleu qui t'avait transi au bord de la mer loin de tous les courants
bleu clair ici bleu foncé là bleu mer sur mer
bleue la terrasse du Studio bleu le slogan sur la jetée cet héroïsme peinturluré en caractères simplifiés prolétarisé par trois fautes d'orthographe trempé de bleu tu souriais à l'objectif de la *Mouette 120* camarade un ! souriais au continent deux ! et à un fils futur mais regarde-moi camarade ! un fils qui se pencherait vingt ans après sur tes photos de jeunesse souris encore plus camarade ! souris et dis : tsie-zi¹...
tsie-zi dit par un jeune éduqué rééduqué tsie-zi par un garde rouge aux lunettes rondes tsie-zi par une tranche de surhomme sans poids ni épaisseur tsie-zi... ne bouge plus camarade ! camarade – mon père ?
bleue bleue ta casquette Mao ta veste Mao... .. ton pantalon Mao tes sandales Mao étaient-ils bleus ?

1. En Chine, il est recommandé de prononcer le mot *tsie-zi* (aubergine) quand on se fait photographier, pour donner une belle forme à la bouche.

tes manches rapiécées tes coudes rapiécées ton col rapiécé ton sourire rapiécé
étaient-ils bleus ?
pour une photo couleur quelle parfaite harmonie ça formerait !
une ombre bleue devant le bleu de la mer tu posais fier digne et sérieux
comme tous les héros révolutionnaires avec deux carrés ravaudés sur les fesses
un vrai signal d'assaut pour les vagues
qu'elle est bleue ! – sur cette photo en noir et blanc qui jaunit une goutte de mer
étincelait derrière tes lunettes au fond de tes pupilles

une folie à l'âge de raison vingt ans
un jour et une nuit une descente de mille kilomètres vers le sud
trois correspondances : *Grande-Fête Grande-Union Grande-Abondance* sur le
quai de la dernière tu t'es glissé entre les roues de *Libération* pour te faufiler
du train *Longue-Marche* au train *Bond-en-Avant*
au contrôleur tu as montré ton billet tes cartes ton visage d'avant-garde il les a
perforés perforés perforés un contrôle de routine juste un épisode des
contradictions internes rassure-toi camarade tes yeux étaient suffisamment
rouges
vingt ans une déviation de mille kilomètres un rivage pierreux une mer sans
discipline
de ta cellule¹ jusqu'au bout du monde de UNION DYNAMISME SÉRIEUX
ENTRAIN jusqu'à un éperon rocheux quel saut prodigieux tu as fait
camarade Roi des singes ! le continent tu venais de le franchir d'une
enjambée
bleue la mer ! as-tu murmuré puis la honte t'a assailli celle de ton manque
de maturité : sur un rocher qui dominait la mer il aurait fallu réfléchir
méditer contempler il aurait fallu crier *Ah* à la ruée de la houle
Ah ! tu t'es enfin rappelé les misères d'autrefois le bonheur d'aujourd'hui la
spirale de l'histoire l'émancipation du genre humain *le triste vent d'automne est
aujourd'hui le même mais le monde a changé !* ce vers du Timonier tu te l'es
dit par cœur tu l'as récité
le Timonier avait dit vrai le vent était triste le monde avait changé le Timonier
avait dit l'essentiel mais le bleu ? dans le grand vers du vent et du monde
le bleu avait-il irrigué le point d'exclamation ?
tu as tressailli tu avais froid le bleu n'était pas une couleur chaude il était
temps de rentrer de revenir au noir et blanc
d'un petit bond en arrière tu as regagné le continent le nom du Studio était
Anti-révisionnisme tu t'y es dirigé pour prendre place dans un format standard
au milieu de vingt ans de jaunissement...
camarade ça te dirait une photo couleur ? rien que quarante-huit centimes en
plus ? camarade veux-tu que je prenne la jetée *Orient-rouge* derrière toi ? et
la mer tu la veux ? et toi-même camarade ?
une belle composition camarade ! arrange ta casquette arrange ta veste ton
pantalon attention camarade mais... arrange encore un peu la mer vers

1. Pendant la Révolution culturelle, les « jeunes instruits » envoyés à la campagne étaient organisés en cellules sur le modèle de celles du Parti communiste.

la droite...vers la gauche... ça y est! je suis au service du peuple vive le
Président Mao vive la Révolution!
le monde avait changé le Timonier avait dit l'essentiel dans le triste vent
d'automne tu as pris une photo au bord de la mer
tu as payé tu as laissé l'adresse de ta cellule tu as couru à la gare
les bras des camarades t'attendaient tu le savais la salle de réunion la fumée
de tabac la bonne volonté de classe t'attendaient dans le train du retour en
mangeant tes galettes tu t'es mis à composer ton autocritique à analyser la
raison de ta folie
mais ce jour-là j'ai vu la mer! m'as-tu dit avec fierté l'index pointé sur
cette vieille photo: j'ai vu le soleil se lever sur la mer pour la première fois
de ma vie!
preuve d'une délinquance insignifiante une mer jaune et vide
un lever de soleil... à trois heures de l'après-midi... vraiment? mais oui
l'*Anti-révisionnisme* savait faire des prodiges! l'*Orient-rouge* n'était-il pas
toujours là malgré le retard de ton train?
la Révolution était une belle époque et tu avais vingt ans par une photo au
bord de la mer on ne conserve que l'essentiel
la date et le lieu? qu'importe! un jour de la Révolution à mille kilomètres
de ta cellule tu as vu la mer tu as vu
se lever le soleil sur un grand bleu éternel le noir et le blanc sont tes témoins
irréfutables vingt ans de jaunissement prouvent que tu étais à l'heure

le noir le blanc le rouge la Révolution des couleurs ce jour-là le camarade
du Studio n'avait pas de solution chimique pour le bleu
une fois la photo prise tu t'es précipité vers tes douze galettes sans te retourner
une seule fois pour regarder la mer
tu avais raison tu avais déjà conservé l'essentiel
tu avais conservé une goutte de bleu étincelante au fond de tes pupilles
balancée par le triste vent d'automne elle coulait à travers tes rétines le long
des mailles de tes nerfs coulait
coulait jusqu'à la turbulence des spermatozoïdes pour s'y déposer en attendant
une marée salée
cette marée même qui me traversant vingt ans après me ferait voir dans un
noir et blanc jaunissant le grand bleu éternel

Le sol

à un ami français

changer, c'est accepter d'être au sol
à ton sol, aujourd'hui
dans ton jardin libre et désordonné
pousse un moi possible
tu n'es pas un bon jardinier, au mieux
on peut te comparer à cette chaleur terreuse
qui a négligé les saisons
tu ne tiens pas aux fruits, pas même
au vert simplement brillant

encore une fois, je marche sur ton sol
encore une fois, j'entre dans ta maison
tu ouvres ta porte décorée d'écailles de peinture
et dis : – par ici, en mordant les mots, pour essayer d'ignorer
que c'est toi l'hôte, une courtoisie à la chinoise !
tu marches devant moi, souris, en te précipitant
comme si le prochain vol nous attendait à l'autre bout du passage
« excuse-moi », me dis-tu furtivement
quelque peu honteux de connaître ta maison mieux que moi
sur tes pas, je traverse ton couloir, sans essayer mes chaussures
je traverse tes rayons de livres ton salon ta cuisine
je traverse le miaulement de ton chat qui se cache comme un rat derrière le sofa
je traverse l'âme de ton chien qui sautille à mes pieds comme un ami sot et éternel
je traverse ton autre porte, décorée elle aussi par Dubuffet
et l'embrassement affectueux de ton figuier, je le traverse aussi
étonné comme d'habitude par sa racine à demi découverte
cette saillie noire et mouvementée, qui me fait penser aux Song et aux Ming
tu t'arrêtes un instant, pour m'indiquer une jeune touffe de glycine
tiens, ce moi d'autrefois, comme son violet s'est accentué dans le silence ramifiant !
encore une fois, je marche sur ton sol
encore une fois, j'entre dans ta maison

je me souviens, la première fois que j'étais ici
nous nous sommes parlés, debout, à l'ombre de ce même figuier
je t'ai raconté, en ta langue, d'un ton ancestral et enfantin
un autre sol qui flottait au-dessus de ma tête, un sol rouge puis rougeâtre
je t'ai raconté le tourbillon d'innombrables printemps et automnes, d'innombrables
empires du milieu, empires des extrêmes
je t'ai raconté les semences éparpillées par le vent, les fumiers dans les hauts nuages
je t'ai raconté l'enfer, le bon enfer perdu, en volant un péché à une autre idole
je t'ai raconté ma patrie aérienne, cette féconde dialectique de sang et de pollutions,
d'où j'ai fait ma chute stérile
tu m'écoutais, en me regardant dans les yeux, puis soudain, tu as agité les bras

comme le font les sourds-muets pour se faire comprendre par d'autres sourds-muets
et tu m'as dit que toi aussi, tu étais dans la chute, vers le blanc
vers les mots hibernant
avec ton sol, avec ta poésie
qui tantôt se givrait tantôt se fondait sur l'écorce des arbres
tu semblais en train de me suggérer : de nos deux chutes naîtrait
une stabilité relative
mais à ce moment-là, je n'ai rien compris, je hochais la tête, sagement
comme si je disais oui, comme si je disais mais
alors, tu t'es tu, tu t'es penché pour ramasser quelques bourgeons
détachés de ma prononciation mal maîtrisée, tombés par terre
tu as soufflé, les as dépoussiérés, puis tu es descendu dans la cave pour les ranger
dans le panthéon de ton jardin, parmi les pierres anciennes et les débris de céramique
je t'attendais près du figuier, seul
un centimètre sous les empreintes de tes pas
coulait une rivière, je l'écoutais
elle rinçait des réincarnations minuscules, rinçait la racine des sentiments et des
imaginations
et, à une graine de glycine, transfusait
la chaleur intégrale d'un été antérieur
je me souviens, je suis entré ici par hasard
je me souviens, parmi tous nos ici
parmi tous mes entrer
cette fois seule était un hasard

d'autres figuiers, d'autres glycines, d'autres vies
nous muerons de ce « tu » et de ce « je », crois-moi !
d'autres chutes, d'autres stabilités relatives
d'autres ici et là, d'autres Milieux conquis et perdus
d'autres mélanges...
deux trajets, ou un seul ?
et le changement, nous amènera-t-il au sol, enfin ?
je l'accepte...
un jour je remonterai ma chute, un jour je repasserai mes ici un à un
et, lorsque je remettrai mes pieds dans ton jardin, je t'offrirai comme cadeau
un caractère chinois, je le porterai de loin pour toi
pour donner un nom commun à toutes tes plantes
je l'écrirai sur ta main chaude et maladroite
entre deux lignes imprégnées de terre
sinon, je le graverai sur ta pierre tombale
qui supportera mes pieds et mes mains, ce jour-là encore

[L'auteur tient à remercier Sebastian Veg de sa relecture.]